

Texte paru dans *Arts* n° 870, 23-5-1962

André Parinaud (A.P.) : Quelles sont les notions qui permettent de définir l'homme de droite ?

Gabriel Marcel (G.M.) : Je voudrais tout d'abord préciser qu'à mon sens, on ne peut définir l'homme de droite en soi, et, d'autre part, que le problème ne se pose pas comme il pouvait se poser il y a seulement vingt-cinq ans. Enfin, j'emploierai deux mots pour désigner la droite, qui me paraissent indispensables, je dirai : il y a une droite « close » et une droite « ouverte ».

Personnellement, je ne m'intéresse qu'à la droite ouverte, avec la droite close, je me sens très peu de points d'accord.

A.P. : Qu'appellez-vous droite close ?

G.M. : J'appelle droite close une droite crispée sur l'idée de « conservation ». Or, pour moi, être conservateur, à l'heure actuelle, ne signifie plus rien. Dans l'espèce d'effroyable chantier de démolitions où nous sommes, je ne sais pas très bien ce qu'il y a encore à conserver. Il peut y avoir des choses à exhumer, il peut y avoir des choses à réveiller, mais conserver me paraît être un mot dont on ne peut pas se servir. Personnellement, je ne dirai jamais que je suis conservateur... Le mot pouvait avoir un sens au début du siècle, maintenant il n'existe plus !

A.P. : Est-ce que la notion de l'homme de droite se rattache nécessairement à une attitude politique ?

G.M. : Je ne le crois pas. D'ailleurs, ce n'est pas sur le terrain politique que je me sens de droite. Ce qui est très important, c'est l'attitude par rapport à l'Histoire ; c'est le point déterminant. Je crois que l'homme de gauche est presque toujours un homme qui traite le passé avec beaucoup de désinvolture et qui, en particulier, n'hésite pas à le manipuler suivant un certain nombre d'idées préconçues.

Je trouve cela extrêmement net par exemple pour le problème de la colonisation. Je vois les défauts qu'a présentés la colonisation, les abus souvent intolérables auxquels elle a donné lieu, mais je me refuse absolument à procéder à cette espèce de manipulation, je reviens sur le mot - que nous constatons chez Sartre, par exemple - qui tend à démontrer que la colonisation a été purement et simplement une exploitation, et une oppression. C'est une idée simplement fausse !

La position de l'homme de droite devant le passé est une attitude de *discernement* avant tout. Elle consiste à admettre que les hommes qui nous ont précédés ont droit à un certain respect, que nous avons d'abord à chercher à les comprendre, à reconnaître ce qu'ont été leurs épreuves, leurs difficultés. Cela ne veut pas dire que nous n'ayons pas à les juger dans bien des cas, mais ce discernement indispensable ne peut se faire que sur la base d'une certaine appréciation de ce que j'ai appelé, à Rome, la profondeur du passé ou l'épaisseur du passé - alors que ce passé devient, au contraire, extrêmement mince pour l'homme de gauche, parce que, pour lui, le centre de gravité est placé dans l'avenir. Il faut tout de même reconnaître qu'il y a dans le passé des éléments permanents dont nous ne pouvons pas nous détacher complètement, et je crois que ce sont ces éléments permanents, ces valeurs que nous avons à déterminer, non pas du tout par une réflexion sur le passé, ou à partir du passé.

Il y a un homme que j'ai cité à plusieurs reprises à Rome, pour lequel j'ai eu la plus grande affection et qui, au fond, était de droite à peu près comme je le suis, c'est Daniel Halévy ; c'est l'homme dont je me sens de beaucoup le plus près. Il a été en particulier extrêmement ouvert du côté social, ce qui n'est pas incompatible avec le fait d'être d'une droite ouverte.

En revanche, la droite close risque très souvent d'être antisociale, et nous en avons des exemples en dehors de notre pays sur lesquels il n'est pas besoin d'insister.

A.P. : Est-ce que l'attitude de l'homme de gauche qui veut avant tout être efficace ne lui impose pas justement de tourner le dos au passé pour ne considérer que le présent ?

G.M. : C'est une illusion. On ne peut pas séparer le présent du passé.

Il ne faut pas avoir la nostalgie du passé - une certaine attitude romantique ne peut se comprendre que poétiquement - sur le plan de l'action, ces états d'âme sont inadmissibles, mais il faut aussi savoir distinguer tout ce qui, dans le passé, contribue à expliquer le présent.
Le présent ne peut pas être considéré isolément !

A.P. : Qu'est-ce qui sépare fondamentalement l'homme de gauche de l'homme de droite en dehors de cette notion du respect ou du non-respect du passé ?

G.M. : Il peut y avoir chez l'homme de gauche une tendance à déconsidérer un certain nombre de valeurs auxquelles l'homme de droite est, au contraire, attaché, mais il est extrêmement difficile de faire un critère de cette attitude. Il n'est pas question de dire que la religion est à droite et que l'irreligion est à gauche, puisque nous avons des catholiques de gauche, ou même d'extrême gauche.

On peut, évidemment, se demander si leur attitude n'implique pas certaines contradictions, mais il est certain que des hommes peuvent être de bonne foi en se disant à la fois de gauche, je dirai presque d'extrême gauche - en laissant de côté le communisme - tout en étant croyants pratiquants.

A.P. : Il en est de même pour l'idée de patrie.

G.M. : Certes, car nous avons connu une gauche qui n'a pas été seulement patriote, mais patriotarde, et une droite qui était presque internationaliste !

A.P. : Existe-t-il une différence de caractère, de tempérament, entre l'homme de gauche et l'homme de droite ?

G.M. : Il est probable qu'il peut y avoir à l'origine certaines différences de tempérament ; je crois qu'en se basant sur une classification des tempéraments comme celle de Le Senne, on pourrait être amené à dire que l'un est plutôt sanguin et l'autre plutôt bilieux, mais je ne suis pas tellement sûr que ce soit véritable. Cela peut être commode, mais je me méfie de ces classifications. Il est certain en tout cas que les tendances sont assez différentes.

A.P. : Quelle serait donc la base de la distinction ?

G.M. : La manière très différente de concevoir la « personne humaine ».

Il est certain que l'idée de la personne comme unité arithmétique me fait horreur. En ce sens, je n'hésiterai pas à dire que le suffrage universel est un mal - mais un mal irrémédiable, nous sommes dans l'irréversible, sauf dans les cantons suisses - mais je pense également qu'il serait chimérique, absurde, dangereux, de vouloir revenir sur ce principe. En tant qu'homme de droite, c'est-à-dire préoccupé d'une certaine qualité humaine à préserver, disons d'une certaine élite ou d'une certaine aristocratie à constituer ou à créer, mon souci sera de trouver autant que possible des mécanismes compensateurs à ce mal qu'est le suffrage universel où l'égalitarisme est général.

A.P. : Votre notion de la personne humaine est donc fondée sur une idée de l'aristocratie... C'est une valeur importante dans votre distinction.

G.M. : Oui, seulement cette aristocratie (là aussi je me sens très près d'Halévy) est à créer, à susciter. Nous ne pouvons pas nous appuyer sur les aristocraties du passé et la ploutocratie est le contraire même de l'aristocratie.

A.P. : Qu'est-ce donc que l'aristocratie pour un homme de droite ?

G.M. : L'homme de gauche est irrésistiblement attiré par la technocratie, alors qu'en réalité la technocratie risque de se constituer contre ce qu'ont été les valeurs traditionnelles de gauche - qui, ne l'oublions pas, ont été des valeurs de liberté.

On pourra m'objecter qu'il y a eu une droite technocratique - la synarchie, dans la mesure où elle a existé, était en effet de droite - mais c'est une droite à laquelle je m'opposerai autant que les hommes de gauche peuvent le faire.

Je crois donc que c'est une illusion de croire que des technocrates peuvent former une aristocratie.

Il n'est certes pas question de contester l'évolution accélérée des techniques. Ce serait absurde - quand je vois des gens du monde qui font du gandhisme, ça m'exaspère - mais je dirai la même chose que sur le suffrage universel, nous avons là une formule qui, abandonnée à elle-même, peut être très dangereuse. Il s'agit encore de trouver - non pas des mécanismes - mais des puissances spirituelles qui aient une valeur de compensation.

Vous connaissez le livre de Louis Armand, *Plaidoyer pour l'avenir* : à mon sens, il ne pose pas le seul problème qui m'intéresse et qui est de savoir quelle sorte d'homme le développement de la technique risque de produire. Et je trouve qu'il est naïf de la part de l'auteur de dire : il est triste de voir que l'Occident paraît si peu fier des résultats pourtant prodigieux auxquels il est arrivé. Je réponds : cela prouve simplement la maturité de l'Occident ; l'Occident se rend compte que les progrès de la technique, qui peuvent être extraordinairement utiles par eux-mêmes, ne résolvent rien !

A.P. : Peut-il, selon vos conceptions, y avoir une aristocratie du monde du travail ?

G.M. : Oui, mais il ne faut pas confondre une telle aristocratie avec les gens qui, actuellement, sont des meneurs ou des agitateurs professionnels.

La qualité même du travail sur laquelle peut se fonder une idée aristocratique qui a été une chose si belle autrefois est, d'une certaine manière, presque perdue. C'est que les conditions du travail ont changé absolument et la notion du chef-d'œuvre, au sens artisanal du mot, ne semble plus avoir de place dans un monde industrialisé.

Mais on peut imaginer que, du fait de l'automation, les besognes purement mécaniques et dénuées d'intérêt seront de plus en plus confiées aux machines et que se créera à l'intérieur même de l'industrie ce qu'on peut tout de même appeler une élite : l'ouvrier deviendra une sorte d'ingénieur.

A.P. : Nous retrouvons le problème de la technocratie.

G.M. : L'aristocratie, telle que je la conçois, est axée sur la considération de la qualité.

A.P. : Les hommes de gauche peuvent aussi avoir cette notion de qualité !

G.M. : Je considère que, sur un point comme celui-là, il n'y a pas de raison pour que la droite et la gauche ne se rencontrent pas. Je suis, dans bien des cas, plus intéressé par les points de rapprochement que par les points d'opposition.

A.P. : Quelles seront donc les différences fondamentales entre l'homme de gauche et l'homme de droite si, sur l'idée d'aristocratie, ils peuvent tous deux se rencontrer ?

G.M. : Je constate que la réflexion est à droite, cela c'est absolument certain, mais, cependant, je dirai qu'un esprit que j'admire beaucoup comme Raymond Aron, et qui est essentiellement un homme de réflexion, n'accepterait probablement pas d'être qualifié d'homme de droite. Il reste fidèle à certaines idées socialistes sur lesquelles il se peut parfaitement qu'à la limite nous puissions nous accorder. Après tout, ce qui est intéressant, ce sont les situations concrètes et, par rapport à ces situations, entre Raymond Aron et moi, il y aura au fond peu d'oppositions, ce qui me frappe chez l'homme de gauche, c'est une certaine carence de la réflexion. Je cite un exemple : aussitôt qu'on s'est mis à parler d'autodétermination, à propos de l'Algérie, j'ai dit : mais qu'est-ce que cela signifie ? Comment peut-on prendre au sérieux les termes d'autodétermination ou d'indépendance qui sont à peine applicables à des peuples très civilisés d'Europe occidentale ? Comment peut-on sérieusement imaginer que ces gens - je parlais des Algériens à cette époque-là - dont les préoccupations élémentaires et combien

compréhensibles, sont avant tout : un minimum de sécurité et manger à peu près à sa faim, aient, je ne dis pas seulement le désir, mais aussi la faculté de se déterminer eux-mêmes.

Je cite cette réaction comme une attitude de l'homme de droite. L'homme de gauche ne se posera jamais cette question. Il y a, pour lui, une espèce de halo qui entoure l'idée d'autodétermination. Il lui suffit de savoir que cette formule va dans le sens d'une certaine idéologie. Le grand danger qui menace l'homme de gauche est de *faire succomber au mirage de l'idéologie*. Ce que je distingue souvent chez l'homme de gauche, c'est une sorte de pensée abstraite qui est en réalité au service d'une passion qu'on ne s'avoue pas.

A.P. : À la limite, envisagez-vous une sorte de fusion de la droite « ouverte » et d'une certaine gauche qui se mettraient d'accord sur une notion de l'homme, de liberté ?

G.M. : Je crois qu'en deçà du marxisme, je suis convaincu qu'il peut y avoir un très large accord entre l'homme d'une droite ouverte et l'homme de gauche.

A.P. : En quoi le marxisme vous paraît-il irréductiblement opposé à votre idée de l'homme de la droite « ouverte » ?

G.M. : Pour l'interprétation stéréotypée qu'il donne du sens de l'Histoire. J'admets que le marxisme a correspondu à une certaine situation. Marx a parfaitement analysé un certain nombre de problèmes qui se posaient en son temps, mais ces prévisions sur beaucoup de points se sont révélées tout à fait fausses, il ne s'est pas rendu compte par exemple de l'importance que garderait le facteur national. C'est à ce dogmatisme marxiste que je m'oppose.

L'interprétation marxiste de l'Histoire est globalement inadéquate. Je mets l'accent sur une idée qui me paraît très importante : au fond, l'homme de droite tel que je le conçois sera toujours critique par rapport à ce qui est « global ». Il insistera sur le fait que telle chose est vraie dans certaines limites, mais qu'en dehors de ces limites elle peut devenir fausse, alors que l'homme de gauche est enclin à une vue « globaliste », à une généralisation hâtive.

A.P. : Mais les hommes de gauche n'attachent-ils pas une importance aussi grande à l'intelligence ? Dans tous les propos des intellectuels de gauche, on relève toujours les termes d'esprit critique, de sens critique, de critique de l'Histoire, de lucidité, de volonté d'analyse.

G.M. : Ils en parlent ! mais, bien entendu, encore une fois il faut distinguer, il y a des cas d'espèce et ne soyons pas « globaux ». Les hommes de gauche ont en tout cas une certaine manière extraordinairement « unilatérale de considérer les faits ».

Cela s'est bien vu pour le problème algérien et voyez ce qui s'est passé pour Camus. Les hommes de gauche se sont montés contre lui, parce qu'il n'était pas assez engagé. Ce n'était certes pas par lâcheté, c'était un homme courageux par excellence, mais parce qu'il avait une vue assez complexe de la situation pour souffrir à la fois pour les uns et pour les autres, ce que je trouve admirable.

A.P. : Les hommes de gauche attachent une énorme importance à ce qu'ils appellent « la révolution » qui est une fin et autorise beaucoup de moyens, et notamment l'interprétation de l'Histoire. Quelle est la réaction de l'homme de droite devant cette Idée de révolution ?

G.M. : Il est très sceptique, extraordinairement sceptique. Il y a un domaine où l'on sait de quoi on parle, c'est le domaine technique. Il est le seul où la notion de progrès trouve une application précise, parce qu'on peut affirmer, avec des arguments décisifs, que telle technique est supérieure à telle autre. Là, nous avons des critères. Mais, dès le moment où nous nous écartons du domaine technique, la notion de progrès s'enveloppe de brume et nous ne savons plus exactement de quoi nous parlons.

Qu'est-ce que c'est que le bonheur marxiste : la satisfaction des besoins ! Pour moi, le problème essentiel, et que personne ne pose, porte sur le « contentement ».

Ce qui est important, c'est que les hommes soient « contents ». Je prends volontairement le mot « content » plutôt qu'« heureux », qui est trop ample. Le consentement va au-delà de la satisfaction des besoins. Des hommes peuvent avoir leurs besoins satisfaits et, au fond, être mécontents. Prenez l'exemple suédois : voilà un pays qui, au point de vue des techniques, au point de vue social, est en avance sur la plupart des autres ; c'est un pays où le mécontentement, le dégoût, l'ennui sont à peu près généraux ! Cela prouve quoi ? que la satisfaction des besoins ne résout pas le problème de l'homme ! Et c'est cela l'essentiel.

Dans mes séminaires en Amérique, j'ai cité et commenté deux répliques d'une de mes pièces, un homme demande à une femme : « De quoi vis-tu ? » et elle lui répond : « Je suis comme les autres, je ne vis qu'à condition de ne pas me le demander ».

L'homme de gauche croira que le contentement est dans la satisfaction des besoins, l'homme de droite dira : tout commencera après que les besoins primaires seront satisfaits.

A.P. : L'homme de droite a donc, selon vous, une notion plus complète, plus riche de l'homme ?

G.M. : Sûrement.

A.P. : Est-ce qu'il y a néanmoins un apport de la pensée de gauche à la pensée de droite ?

G.M. : J'en suis convaincu, et quand je parle de « droite ouverte », je veux aussi dire une droite qui soit animée d'un esprit de sympathie suffisant pour pouvoir faire son profit d'une certaine réflexion à gauche... Mais il semblerait que la pensée de gauche qui, pendant longtemps, a enrichi la pensée de droite en élargissant sa vision de l'homme - de la liberté et de la justice - est sur un déclin et que, maintenant, c'est la pensée de droite qui peut avoir la prééminence. La pensée de gauche risque d'être faussée par la contamination marxiste.

A.P. : Est-ce que le marxisme lui-même ne va pas évoluer ?

G.M. : Je crois que, sur un certain plan, il ne peut pas évoluer.

L'idée d'un certain nombre de catholiques, d'après laquelle il n'y a pas incompatibilité entre catholicisme et marxisme, me semble fautive. Le marxisme est inévitablement matérialiste et athée.

A.P. : Vous croyez donc à une coupure du monde en deux : la droite et la gauche ?

G.M. : Elle ne peut pas être absolue. Ce n'est d'ailleurs pas la seule. Il y a également une coupure presque aussi importante et néfaste, à mon avis, celle entre un certain monde anglo-saxon et le monde européen, entre une pensée stérilisée par un positivisme mathématique et la pensée qui nous est commune avec les Espagnols, les Allemands, les meilleurs Italiens - la pensée européenne.

La gauche « fermée » et la droite « fermée » font le jeu l'une de l'autre. C'est ce que j'ai dit en Amérique du Sud, ce qui a fait quitter ma conférence à un prêtre espagnol, lorsque j'ai déclaré : comment ne se rend-on pas compte qu'un certain fanatisme noir fait le jeu des marxistes, car il propose l'image même du christianisme dont les marxistes ont besoin pour leur propagande !

A.P. : Quel est votre espoir, en conclusion ?

G.M. : Je considère qu'on n'a pas le droit de s'abandonner au pessimisme stérile et qui est complice du pire. Pour le reste, le grand art en politique, dans les rapports entre les blocs, est avant tout de gagner du temps, même s'il faut peut-être sur certains points jeter un peu plus de lest qu'on ne le fait parce qu'il faut donner le temps aux puissances spirituelles qui travaillent certainement en Russie par exemple de faire leur œuvre.

Il y a en Russie une jeunesse de plus en plus mécontente d'un certain nombre de formules et slogans et qui éprouve une immense curiosité de ce qui se passe ailleurs et, par là même, je dirai qu'elle est sauvée, parce qu'elle est capable d'évoluer.

J'ai plus peur de la Chine que de la Russie.

Le point noir, dans l'avenir du monde et de la pensée, c'est la Chine. Mais ce n'est pas le seul ; le danger central est technocratique, dans les deux camps.

C'est au nom d'une certaine idée de l'homme que je proteste, une idée de l'homme qui a été pendant longtemps plutôt à gauche, mais dont je pense aujourd'hui que la droite « ouverte » est l'héritière.

A.P. : Si je peux me permettre de résumer votre pensée, je dirai que, selon vous, l'homme de la droite « ouverte » ne croit pas au sens de l'Histoire. Qu'il considère avec esprit critique et même scepticisme l'idée de révolution, comme toutes les vues « globales » et prophétiques sur l'Humanité et sur l'avenir. Il ne renie pas le passé, mais veut au contraire le mieux comprendre. La satisfaction des besoins ne lui paraît pas la seule fin de la vie. L'homme de la droite « ouverte » refuse de considérer l'être humain comme une entité mathématique. La liberté et la justice lui paraissent les bases minima de la vie sociale et civilisée. Enfin, il vous semble que la droite « ouverte » est l'héritière des vraies traditions de la gauche.

G.M. : J'y souscris.